


## « Vivre vite » : Brigitte Giraud au temps du souvenir

Dans son nouveau livre, l'écrivaine, présente à Faites lire !, revient sur la mort accidentelle de son compagnon, en 1999. Une béance qu'elle habite aujourd'hui avec douceur et nostalgie.

Par Christine Rousseau

Publié le 25 septembre 2022 à 13h00 · Mis à jour le 03 novembre 2022 à 16h18 ·  Lecture 3 min.

Ils étaient au seuil d'un nouveau départ. Lui avait 41 ans, et la musique pour raison d'être. Elle 36 ans, et l'écriture comme point d'équilibre. Parents d'un petit garçon, le jeune couple, un brin bohème, venait d'acquérir une maison à la lisière de la ville. Un cocon protecteur où ils pourraient enfin poser leurs valises et se projeter, croyaient-ils, insouciantes et sûrs d'eux-mêmes, pour une vie entière... Mais ils n'en auront pas le temps. Le 22 juin 1999, alors que Claude passe prendre Théo à la sortie de l'école, il se tue à moto. *« J'ai emménagé seule avec notre fils, au cœur d'un enchaînement chronologique assez brutal. Signature de l'acte de vente. Accident, déménagement. Obsèques »*, écrit Brigitte Giraud, en préambule de *Vivre vite*, alors qu'elle se trouve, vingt plus tard, de nouveau sur le point d'entamer une nouvelle étape.

Car, aux assauts répétés des promoteurs qui envisagent de construire un immeuble et – cruelle ironie – une route, la romancière a fini par céder. Et par signer l'acte de vente de cette maison qui fut, aux premiers temps du deuil, le témoin de son chagrin, d'une rage douloureuse. Une « carcasse » où, longtemps, elle a vécu en somnambule, se cognant aux murs. Avant de l'appivoiser, de prendre du plaisir à l'embellir, afin d'en faire le cadre d'une vie pour elle et son fils. Et aussi le lien qui la relierait à Claude.

Alors qu'elle s'apprête à rendre les clés, comme on fait le tour du propriétaire, Brigitte Giraud a décidé de faire le tour la question. De toutes les questions en suspens. A commencer par les causes de l'accident restées inexplicables. Et, avec elles, de tout ce qui aurait pu, hypothétiquement, l'éviter : si elle ne s'était pas entêtée à visiter la maison ; si elle n'avait pas prévenu sa mère de son achat ; si son frère n'avait pas garé sa moto chez eux dans leur garage ; si elle n'avait pas changé la date de son déplacement chez son éditeur à Paris ; si elle avait eu un téléphone portable...

## La vie au conditionnel passé

Une litanie de « si », obsédante, qui, maintenant sa vie au conditionnel passé, l'a poussée à se questionner, à interroger ses amis, ses proches, à rencontrer celui qui porta secours à Claude, à revenir sur les lieux de l'accident pour en faire une topographie précise, à compulser la presse spécialisée et à écumer les sites de moto pour se documenter sur la Honda CBR Fireblade, interdite au Japon mais pas à l'exportation en Europe. *« Quand aucune catastrophe ne survient, on avance sans se retourner, on fixe la ligne d'horizon, droit devant. Quand un drame surgit, on rebrousse le chemin, on revient hanter les lieux, on procède à la reconstitution. On veut comprendre l'origine de chaque geste, chaque décision. On rembobine cent fois. On devient le spécialiste du cause à effet. On traque, on dissèque, on autopsie. On veut tout savoir de la nature humaine, des ressorts intimes et collectifs qui font que ce qui arrive, arrive... »*

Au fil d'un récit-compte à rebours, où pointent entre les lignes la colère, le remords, l'écrivaine interroge, non sans un brin d'autodérision, cette part inexpliquée de l'existence que l'on nomme hasard, coïncidence ou destin. Mais aussi la manière dont se déterminent nos décisions, nos empêchements, nos choix : ceux que l'on opère pour soi, pour l'autre ou malgré soi sous le coup de diktats familiaux ou d'injonctions sociales.

Entrelaçant, comme dans tous ses livres, l'intime et le collectif, le « je » et le « nous », Brigitte Giraud consigne, au travers de la photographie musicale d'une époque, ses souvenirs. Et, avec eux, retrace son histoire avec Claude. Celle de deux jeunes gens nés en Algérie, qui ont grandi dans une ZUP près de Lyon. Portés par la fougue et l'insouciance de leur jeunesse, ils se rêvent, loin de la cité, dans un lieu bien à eux, empli de musique et de copains de passage. A l'orée des années 1990, le couple devient famille, avec l'arrivée de Théo, s'embourgeoise au son d'Oasis, de Coldplay ou de Dominique A. Et, peu à peu, se laisse prendre dans les rets d'une époque d'argent facile, de prêts, d'investissement immobilier, qui alimente le mirage d'un bonheur parfait.

En 2001, quelques mois après le drame, Brigitte Giraud composait *A présent* (Stock) : un récit de deuil bouleversant dans lequel elle relatait les quelques jours qui suivirent l'accident, jusqu'aux obsèques. Elle y évoquait la fracture du temps, le chagrin, la béance. Vingt ans plus tard, à défaut de combler celle-ci, la romancière l'habite avec des mots empreints de douceur et de nostalgie. Mieux, dans ce *Vivre vite*, lumineux et vibrant d'amour, elle lui donne corps à travers le délicat portrait de Claude. Comme une ultime étreinte.